

# AVIS DE TEMPETES

*Bulletin anarchiste  
pour la guerre sociale*

.....  
# 47 – 15 novembre 2021



« Le Français est un animal de basse-cour si bien domestiqué qu'il n'ose franchir aucune palissade. »

Charles Baudelaire, 1864

Depuis quelques semaines, les trafiquants de chair humaine à la tête des Etats européens tirent la sonnette d'alarme sur fond d'enjeux géopolitiques et énergétiques bien plus vastes : à leur porte orientale se pressent quelques milliers de voyageurs indésirés qui tentent de fuir la misère, la guerre et l'oppression. Venus d'Irak, de Syrie, d'Afghanistan, du Yémen ou du Kurdistan, ils sont désormais coincés dans les glaciales forêts biélorusses face à 15 000 militaires polonais et leurs rouleaux tranchants déroulés à la hâte. Pour la seule journée du 16 novembre, les chiens de garde des confins de l'Europe affirment ainsi avoir repoussé près de 160 tentatives de « passages illégaux » de frontière, dont deux collectives et en force, laissant neuf flics et militaires sur le carreau lors de ces affrontements.

## | Invitation |

Cette situation qui n'est pas sans rappeler à une moindre échelle celle de 2015, lorsque la route des Balkans avait déjà fini par être bloquée petit à petit à l'aide de murs (Bulgarie, Hongrie, Slovénie, Autriche), de camps barbelés et d'uniformes tabasseurs, a fait revenir sur le devant de la scène une expression *a priori* banale : l'Europe forteresse.

Plus au Sud, lorsqu'on pense en effet à l'énorme *Valla* de miradors et de capteurs érigés dans les enclaves espagnoles de Ceuta et de Melilla, ou à cette clôture « anti-migrants » de 40 kilomètres de long inaugurée cet été par la Grèce, ou encore aux différents murs de béton et d'acier qui cernent tout au Nord le port de Calais, l'image semble pour le moins frappante. Pourtant, ce serait oublier un peu vite qu'au milieu du flux incessant de marchandises dont les humains font assurément partie, les frontières et leurs misérables bouts de papier tamponné (comme leur absence) servent autant à trier les différentes catégories de migrants qu'à

## OCTOBRE 2021

10/10, Athènes (Grèce).

Des *anarchistes* revendiquent l'attaque au molotov contre le *Secrétariat général des systèmes d'information*. Au moins sept molotov ont été lancés contre le parking et le bâtiment qui abrite les bureaux et le data center du gouvernement grec hébergeant l'ensemble des données de son site officiel. De la revendication : « *Pendant la pandémie, alors que le gouvernement Mitsotákis restreignait notre liberté de toutes les manières possibles, il a non seulement armé de ses forces répressives, mais a aussi procédé au renforcement de son hégémonie électronique.* »

12/10, Lund (Suède).

Le *Groupe d'action anarcho-communiste "La solidarité"* revendique l'attaque incendiaire contre trois grandes remorques de l'entreprise *Shell*. « *La raison d'avoir pris Shell comme cible est sa participation, en tant qu'investisseur, à la construction du gazoduc Nord Stream 2* », un des projets phares du régime de Poutine. L'attaque a eu lieu fin août, lors de la Semaine de solidarité internationale avec les prisonniers anarchistes.

12/10, Hambourg (Allemagne).

Trois sabotages incendiaires visent l'infrastructure technologique d'un parcours de test de la conduite automobile autonome tandis que les vitres du siège *Freemove*, une entreprise de service qui promeut la voiture électrique et la conduite autonome, sont brisées. Ces attaques ont eu lieu avant le début du *Congrès Mondial des Systèmes de Transport Intelligents*. La revendication exprime sa solidarité avec les compagnonnes et compagnons

interdire tout passage aux indésirables, selon les impératifs d'exploitation ou les arrangements intéressés entre Etats. Et d'autre part que le blindage de ces dispositifs ne fait que renchérir à titre dissuasif le coût tragique de leur franchissement illégal, en transformant par exemple la Méditerranée en gigantesque cimetièrre, ou en déléguant les plus basses besognes à des Etats-tiers comme la Libye, dont les centres de torture et de viols de masse sont mis au service d'une politique européenne de terreur préventive. Car après d'aussi longs et périlleux voyages, beaucoup ne sont pas disposés à renoncer devant ces ultimes murailles dressées sur leur route, comme en témoigne encore l'assaut victorieux de 238 migrants parvenus à franchir en force les clôtures de Melilla en juillet dernier au milieu d'autres tentatives, ou le record début novembre des 853 traversées illégales de la Manche réussies en une seule journée (portant le fructueux total à 21 000 depuis le début de l'année).

Sur le fond, il existe bien sûr un rapport étroit entre les ravages écologiques, la guerre pour les ressources ou les restructurations technologiques qui produisent des millions d'êtres humains superflus, et les déplacements de population qui se produisent d'ailleurs essentiellement d'un pays pauvre à l'autre. De la même façon qu'ici et ailleurs la colère contre la dépossession de nos vies trouve un chemin commode dans la haine d'un Autre fantasmé, ou que la violence des frontières se déploie également sans pitié à l'intérieur même de leur territoire. A la fois sous forme de hiérarchisation entre galériens qui ne fait que renforcer l'organisation sociale de l'exploitation et de la domination, et d'une extension des dispositifs de contrôle contre tous.

S'il ne fallait qu'un exemple de cette dernière sur le vieux continent, on pourrait se pencher sur les nombreux *programmes civils* lancés aux frontières, sous couvert de financement de la recherche (programme *Horizon 2020* de l'Union européenne), et dont on laissera la somme de conséquences pratiques à l'imagination de chacun.

Il y a d'abord le projet *Roborder* (contraction de *robot* et *border*) lancé en 2017 et actuellement expérimenté en Grèce, au Portugal, en Hongrie, et qui consiste ni plus ni moins à déployer des essais de drones *autonomes* bardés de radars, caméras et capteurs de fréquences, patrouillant ensemble en l'air, sur l'eau ou sous l'eau en couvrant de grandes distances, avec une intelligence artificielle visant à identifier les humains qui se rapprochent des frontières, puis à distinguer si ces derniers commettent des infractions (comme tenter de la passer illégalement, être armé et non, avec ou sans véhicule etc.), avant de leur envoyer « *le personnel opérationnel* » nécessaire de façon ciblée.

Il y également le projet *IborderCtrl*, lancé en 2018 et expérimenté en Grèce, en Hongrie et en Lettonie jusqu'à l'année dernière, soit un système de détection de mensonges basé sur la reconnaissance émotionnelle gérée par intelligence artificielle (examen de « *38 micro-mouvements du visage* » comme l'angle de la tête ou le mouvement des yeux) : si l'algorithme estime qu'une personne dit « la vérité », un code lui est donné pour passer le contrôle ; si c'est l'inverse, elle est envoyée dans une seconde file vers des gardes-frontières en chair et en os dont l'interrogatoire ne sera évidemment ni biaisé ni des plus tendres.

Il y a également le projet *TressPass*, lancé en 2018 et expérimenté à l'aéroport de Schiphol (Pays-Bas), le poste de frontière terrestre de Nadbużanski (Pologne) et le port de croisière du Pirée (Grèce), afin de développer un contrôle qui se soit plus basé sur la validité globale des documents présentés par un flux de passagers, mais sur une approche en terme de « *risques* » individualisés, c'est-à-dire « *l'utilisation de données pour le profilage* ». En gros, il s'agit de combiner par intelligence artificielle *l'ensemble* des données passives d'une personne (bases de données passagers, scan des bagages, validation biométrique de l'identité, bases de données policières, itinéraires et escales, en particulier celles combinant différents moyens de transport) afin d'établir un *profil de cohérence* qui lui-même sera recoupé en temps réel avec une analyse comportementale active par caméras et capteurs (manière de marcher, déplacements dans la foule, objets déplacés, fréquence cardiaque du visage humain, facteurs de stress)... le tout pour construire une échelle « *prédictive* » de quatre niveaux de « *menace* » individuelle, permettant d'« *ajuster le nombre et les types de contrôles de sécurité requis pour chaque voyageur* ».

Enfin, il y a également le projet *Foldout*, lancé en 2018 et expérimenté l'été en Bulgarie et en Grèce, l'hiver en Finlande et le reste du temps en Guyane française afin de tester toutes sortes de températures et de taux d'humidité, puisqu'il consiste à fournir « *une détection rapide des activités illégales aux frontières en retraçant les mouvements et itinéraires de personnes* » à l'aide de données gérées en temps réel par algorithme, issues de capteurs au sol (acoustiques et sismiques), de caméras thermiques dissimulées, de drones, de ballon stratosphérique, de Lidar et radar, et de micro-véhicules sans pilote dotés de scanners... le tout en milieu composé de forêts ou de jungles. Soit dans la novlangue technopolicière, « *sous la couverture d'arbres et d'autres feuillages denses sur de grandes surfaces* ».

Nous nous arrêterons là dans cette recension non exhaustive d'expérimentations en cours à grande échelle, avec pour trait

enfermés, puis termine avec : « *La lutte contre l'État, la domination et le capitalisme reste un travail manuel analogue !* »

13/10, Berlin (Allemagne).  
Un petit groupe autonome revendique les incendies d'une fourgonnette de l'entreprise de construction *Strabag* et d'un distributeur de billets.

13/10, Berlin (Allemagne).  
La marie d'arrondissement de Mitte perd des vitres et essuie des jets de peinture. « *Attaque la ville des riches et ses larbins* » conclut la revendication solidaire avec le terrain occupé du Köpi, expulsé quelques jours plus tard.

13/10, Thessalonique (Grèce).  
*L'Organisation d'Action Anarchiste / Résistance anarchiste contre la décadence* revendique l'attaque incendiaire contre le domicile d'un trafiquant de drogue, la veille du début du procès contre Matarraga et Kalaitzidis pour « *instigation physique et morale* » de l'assassinat du trafiquant de drogue Habib à Exarchia, revendiqué par des anarchistes il y a quelques années. « *Nous sommes en guerre contre les mafias de la drogue et contre tout ce qui participe à la subjugation de la volonté et de l'action libres* » affirme notamment la revendication.

13/10, Berlin (Allemagne).  
Un utilitaire de l'entreprise de construction *Strabag* ainsi qu'un distributeur de billets sont livrés aux flammes. Actions réalisées par Un petit groupe autonome en anticipant l'expulsion du Köpiplatz.

15/10, Chemnitz (Allemagne).  
Sur trois rues et carrefours,  
des barricades sont érigées en  
solidarité avec les lieux menacés  
d'expulsion, comme le terrain  
occupé du Köpi.

16/10, Berlin (Allemagne).  
Dans la foulée d'une  
manifestation offensive contre  
l'expulsion du terrain occupé du  
Köpi, deux filiales bancaires et un  
véhicule de l'immobilier *Vonovia*  
sont attaqués avec des pierres  
et de la peinture pendant la nuit.  
« *Amour et force aux ex-habitant-e-s  
du terrain du Köpi, aux compagnon-  
ne-s blessé-e-s et arrêté-e-s.* »

16/10, Nuremberg (Allemagne).  
Suite à la condamnation  
d'antifascistes à Leipzig, un  
camion de la société de logistique  
*Deutsche Bahn/Schenker* est  
incendié. Cette entreprise travaille  
pour l'OTAN et fournit des  
équipements à l'armée turque.  
« *Liberté pour tous* », conclut la  
revendication.

17/10, Evreux (France).  
Dans l'Eure vers 6h du matin,  
le bâtiment servant d'annexe  
au tribunal de la ville -abritant  
notamment le bureau des  
greffiers et l'archive judiciaire-  
part volontairement en fumée  
avec une partie de son contenu.

17/10, Oyonnax (France).  
Dans l'Ain, trois poteaux  
supportant des caméras de  
vidéosurveillance sont abattus  
à la disquette vers 20h30, par  
une petite dizaine de personnes,  
tandis que la circulation est  
coupée par des barricades de  
poubelles..

18/10, Nîmes (France).  
Dans le Gard, vingt-sept vitres  
de 11 bus du réseau urbain *Tango*  
sont détruites au petit matin, et  
leurs sièges lacérés. Plusieurs

commun de rendre les frontières plus meurtrières encore,  
non sans souligner qu'elles n'impliquent pas uniquement la  
coopération de différentes institutions policières, mais sur-  
tout de nombreuses entreprises et start-ups de pointe par-  
fois aussi ridiculement petites que spécialisées, tout comme  
des universités publiques dont la responsabilité est trop  
souvent négligée. Rien que pour les quatre projets ci-des-  
sus, on peut respectivement citer les universités d'Athènes,  
de Sheffield Hallam et le *Consortium National Interuniver-  
sitaire des Télécommunications* (CNIT) italien ; l'univer-  
sité Leibnitz de Hanovre et l'université métropolitaine de  
Manchester ; l'université de Freiburg et l'université nation-  
nale d'Irlande Maynooth ; l'université de Reading. Et plus  
près de nous, rajoutons celles de Namur et de Sciences-Po  
Paris, toutes deux partie intégrante du projet *Bodega*, visant  
notamment à « *améliorer les performances [humaines] des  
gardes-frontières dans les tâches critiques* ».

Car c'est ainsi qu'à côté de cravatés en ingénierie, de gomi-  
nés en informatique et de chemisés en optronique, colla-  
bore également toute une brochette de sociologues, psycho-  
logues et linguistes en jean basket, qui se lavent leurs mains  
bien propres du sang versé aux frontières, vu qu'au fond,  
tous n'effectuent *que* leur sale travail. Celui de construire  
et perfectionner des drones, des capteurs, des caméras, des  
algorithmes et autres analyses pseudo-comportementales  
pour le compte du plus froid des monstres froids.

Dans la version en prose de son *Invitation au voyage*, un  
critique de la religion du progrès – « *cette idée grotesque  
qui a fleuri sur le terrain pourri de la fatuité moderne* » –,  
demandait avec une certaine mélancolie : « *de la naissance  
à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la  
jouissance positive, par l'action réussie et décidée ?* » Le cé-  
lèbre poète ne songeait bien sûr pas aux fats zéloteurs de  
la vapeur, de l'électricité et du gaz, mais à qui comme lui  
commençait à subir la tyrannie industrielle de la « *série in-  
définie* », face à toute singularité individuelle. A présent que  
quelques milliers d'indésirables sont en train de se battre  
avec leurs maigres moyens, enserrés dans la partie de bil-  
lard que se livrent la Russie et l'OTAN à propos du gazoduc  
*Nord Stream 2* (la même qui fait aussi flamber les prix du  
gaz européen), pourquoi ne serait-ce pas quelque « *action  
réussie et décidée* » qui viendrait rappeler aux puissants que  
puisque leur chère énergie ne connaît pas de frontière, les  
amants de liberté n'en connaissent pas non plus ? Car après  
tout, n'existe-t-il pas poésie plus merveilleuse que celle qui  
vient inopinément trancher les carcans du réel ?



# | A main armée |

La véritable arme de l'humain est la main.

L'humain est un animal que la nature a sélectionné avec une main dont le pouce est opposé aux autres doigts.

Un animal qui saisit, qui veut prendre, tenir fermement, s'approprier.

L'arme, dans sa signification essentielle, est donc la prothèse qui augmente la capacité active de la main. En grec, « *prothèse* » signifie l'acte de mettre en avant. Quand on y pense bien, depuis les flèches dont les pointes étaient faites de morceaux de silex taillés, utilisées par nos lointains pré-décédés, jusqu'aux armes sophistiquées d'aujourd'hui qui frappent à distance et multiplient par milliers la cible unique d'antan, le fil du développement technologique est unitaire et ininterrompu.

Se servir d'une arme est facile. Même un imbécile peut donc être à main armée. Mieux, dans la plupart des cas, il y a presque toujours un imbécile derrière une arme pointée, ou du moins quelqu'un qui y est contraint le dos au mur.

La société produit une marginalisation permanente, son mécanisme impitoyablement concurrentiel pousse vers l'extrême périphérie de la survie une énorme quantité de personnes.

L'absence de travail n'est qu'une partie du problème, souvent c'est un lieu commun et un alibi.

Celui qui n'a pas de travail se débrouille d'une façon ou d'une autre, diminue ses exigences, réduit à l'essentiel sa demande de biens, se creuse une niche dans la société qui, dans ce cas-là, est même prête à venir à sa rescousse, à l'aider avec quelque misérable allocation, tout en voulant avant tout s'assurer de sa capacité à rester dans le rang.

Le travail peut aussi consister à prendre des armes en main. Pensons au militaire, au policier, au garde du corps, des métiers qui prévoient l'usage institutionnalisé des armes, et dans lesquels est même prévue une prime de risque qui augmente, même de peu, le salaire de base.

Celui qui endosse le matin un uniforme, n'importe quel uniforme, en mettant une arme dans sa poche et en saisissant sa mitraillette de service, ne s'encombre d'aucune réflexion sur la question. Il s'agit de mouvements conditionnés, son métier a fait taire tout réflexe moral que son geste pourrait encore avoir à la lumière d'une petite réflexion.

lignes transportant lycéens, collégiens et travailleurs sont hors service.

18/10, Périgueux (France).

En Dordogne, des mains inconnues provoquent volontairement une fuite d'eau vers 7h du matin, inondant deux étages du lycée Laure Gatet. Six classes sont touchées et les cours suspendus toute la matinée pour 150 élèves.

18/10, Hambourg (Allemagne).

Les nouveaux bureaux du réseau de coworking *Impact Hub* perdent quelques vitres. L'attaque est revendiquée « *contre tous les think tanks, espaces de coworking et autres institutions du « nouveau travail » et du capitalisme écolo !* »

19/10, Berlin (Allemagne).

Une camionnette d'*Amazon* est livrée aux flammes de la nuit dans le quartier de Kreuzberg.

19/10, Drancy (France).

En Seine-Saint-Denis, deux salles de classe de l'école Jaurès sont détruites par un incendie volontaire dans la nuit, et deux autres rendues totalement inutilisables.

20/10, Joué-lès-Tours (France).

En Indre-et-Loire, un car de ramassage scolaire de l'entreprise *Millet* est calciné vers 1h20 du matin, après que le feu ait été mis au niveau de la roue arrière gauche.

21/10, Berne (Suisse).

Une voiture de *Contrafeu*, filiale du groupe *Securitas*, est incendiée. « *Tant que Securitas fera son beurre sur le contrôle, la violence et de la coercition, ils seront attaqués* », précise la revendication. En Suisse, cette entreprise gère de nombreux camps d'asile.

21/10, Malmö (Suède).

Le *Groupe : Du feu contre le virus du capitalisme* revendique l'attaque

incendiaire contre un minibus et une voiture de la société *Attendo*, gestionnaire de maisons de retraites. « *En ces temps difficiles, les propriétaires de l'entreprise privée Attendo ont fait preuve d'une cruauté, d'un cynisme, d'une avidité et d'un mépris particuliers pour la personne humaine. [...] Le système actuel doit être détruit et le seul moyen de le faire est par des méthodes révolutionnaires,* » précise la revendication.

23/10, Roubaix (France).  
Dans le Nord, le container pompeusement rebaptisé *Digitruck* par le géant des antennes-relais *Huawei* afin de sillonner les villes pour « *aider les passants à mieux gérer leurs appareils numériques* » a tenu cinq jours à Roubaix, avant d'être pillé puis incendié dans la nuit, et ainsi rendu totalement inopérant...

23/10, Matoury (France).  
Dans la colonie de Guyane, un incendie nocturne est allumé à l'aide de gel hydroalcooolique au premier étage de l'école Rochambeau, ravageant cinq salles de classe. Trois jeunes de 14, 16 et 18 ans sont arrêtés quelques jours plus tard.

23/10, Perpignan (France).  
Dans les Pyrénées-Orientales, un molotov est lancé dans la nuit contre la prison, détruisant en partie un de ses filets anti-projection qui encerclent le bâtiment.

26/10, Thessalonique (Grèce).  
La *Brigade Nikos Sampanis* revendique l'attaque coordonnée aux marteaux contre trois filiales bancaires et leurs distributeurs de billets, peu après l'assassinat policier à Athènes de Nikos Sampanis, d'origine Rrom. « *Ce n'est pas la première fois que l'État et le capital laissent derrière eux*

Être à main armée est par contre un problème de réflexion, un mouvement de la conscience, un moment, même extrêmement concentré dans le temps, où celui qui empoigne une arme tente de comprendre pourquoi il a choisi cette prothèse d'une violence et d'une agressivité particulières.

Pour revenir à la question de la prothèse, il me semble évident que même dans le choix le plus argumenté, il peut encore rester un brin de stupidité. Il n'existe jamais de démarcation nette dans ce genre de choses. Rien n'est noir ou blanc. La vie est nuance et modulation, y compris dans la stupidité.

J'ai vu des compagnons dont j'appréciais la disponibilité humaine et l'engagement révolutionnaire, manipuler une arme avec un soin voluptueux et une évidente satisfaction, en caresser l'acier brunâtre et lisse, en admirer la structure et la puissance, un genre d'imbécillité plus répandu que ce que l'on pourrait croire, y compris parmi les compagnons.

Donc, entre la main qui serre l'arme et l'arme qui est serrée par la main, par la main qui l'accueille et la maîtrise, il doit y avoir un contact, une sorte de frontière psychologique, toujours présente dans la conscience de l'individu qui empoigne cette arme, qui a décidé de l'empoigner.

Ce contact ne peut jamais inverser son propre sens directionnel, c'est-à-dire que l'objet ne peut jamais prévaloir sur la condition critique qui en a sollicité l'usage, en définissant les éléments positifs comme prothèse technologique capable d'accroître les capacités de celui qui l'emploie.

Certes, la nature même de cette facilitation peut déboucher sur une dégénérescence plus ou moins étendue de la condition critique de départ. L'arme donne le sentiment d'être fort et invincible, et cette condition de sujétion par rapport à la prothèse, lorsqu'elle dure dans le temps et est augmentée par une certaine disponibilité d'instruments, peut arriver à l'extrême de se sentir presque nu lorsqu'elle est absente, pour qui a l'habitude de se promener en arme.

Et la nudité implique assez souvent, au-delà de sa surveillance fortuite, une condition psychologique d'infériorité. L'accroissement de puissance, due à la possession physique, au contact même de la peau avec l'objet, ne devrait jamais échapper à la condition critique, sous peine de devenir subordonné à la prothèse et de manquer de capacité à voir toutes les limites que cette dernière implique.

Il ne fait ainsi aucun doute qu'avoir une arme en main ne signifie pas, en soi, une disponibilité à l'utiliser. La chose est encore plus fondée par rapport à la puissance mortelle de la prothèse elle-même. La croissance de l'illusion de puissance, parfois ridiculement sans bornes, ne fait pas entièrement disparaître l'évaluation morale attentive des conséquences de l'utilisation concrète de l'arme.

Ces deux éléments, qui pourraient sembler s'exclure l'un l'autre, ne s'annulent pas mais s'affrontent avec force et finissent souvent, quand l'imbécillité n'a pas déjà pris le dessus, par constituer une contradiction insoluble, chargée parfois de conséquences mortelles pour celui qui a naïvement sorti l'arme sans se rendre compte qu'il n'était pas prêt à l'utiliser.

En soi, la férocité avec laquelle l'arme est souvent utilisée dans de nombreux cas (il suffit de penser aux massacres de masse ou aux exécutions, ou même à la banale obéissance aux ordres en ce qui concerne les militaires), est l'exact contraire de comprendre et de décider ce qu'on est en train de faire. Ne pas savoir quoi faire et faire sans savoir se valent, si bien qu'à la longue l'efficacité bestiale du militaire et du tueur à gage professionnel finit par trouver un terme.

L'usage de la prothèse dont je discute ici, l'arme au poing, est donc une question de conscience. Mais qu'est-ce qu'une question de conscience ? C'est la connaissance de la réalité qu'on s'est appropriée, c'est-à-dire introduite de façon critique dans le vaste faisceau des rapports qui la constituent.

Aucun aspect de ce mouvement général ne devrait rester dans cette zone grise où nous gardons les éléments les plus difficiles de ce qui constitue notre agir, souvent inquiétants, vu qu'ils touchent des correspondances gardées secrètes mais qui sont malgré tout en nous et ont des conséquences pas toujours prévisibles.

L'arme en main est donc l'usage d'un renforcement technologique qui devrait appartenir à la décision responsable de l'individu.

Je dis « devrait », parce qu'il n'est pas toujours possible d'acquérir, dans ce champ-là, une profondeur critique suffisante. Dans l'action, aucune exécution d'ordres n'est ainsi acceptable, ni aucune délégation ou échelle de compétences. De la même façon, aucun imbécile ne devient ce qu'il n'est pas par le simple fait d'empoigner une arme.

Ici surgissent deux arguments qui s'opposent, mais pourtant liés par un fil logique inquiétant. Le premier concerne la simplification décisionnelle, le second l'ex-

*des corps froids. Que cela arrive à cause des balles des flics ou à cause de l'arbitraire des patrons, à cause de l'exploitation et de l'oppression, comme lors du dernier exemple, celui du travailleur Dimitris Daggi, 45 ans, mort démembré par un pont roulant sur les quais de Cosco, dans le port du Pirée. »*

27/10, Athènes (Grèce).

Le commissariat de Zografou est attaqué avec un engin composé de petites bouteilles de gaz, d'essence et de pétards. Revendiqué par *Contre-violence enflammée/Fraction Nikos Sampanis* : « Nous portons dans notre mémoire les compagnons et compagnones tombés au combat, ainsi que tous les invisibles assassinés par la propriété, le racisme et le patriarcat. Solidarité aux compagnons poursuivis, emprisonnés, en cavale. »

28/10, Milan (Italie).

Vers 4h du matin, plusieurs véhicules de l'entreprise de surveillance privée *SKP Group* partent en fumée devant leurs locaux. « *Le temps des bavardages et des tergiversations doit finir. Agir et relever la tête. Agir pour relancer l'offensive anarchiste* » dit notamment le communiqué.

29/10, Courcelles-lès-Lens (France).

Dans le Pas-de-Calais, deux camions-bennes des services techniques de la ville partent en fumée dans la nuit, les mettant définitivement hors d'usage.

30/10, Côme (Italie).

La vitre du siège provincial du parti d'extrême-droite la *Lega* est brisée dans la nuit.

**NOVEMBRE 2021**

1/11, Lorette (France).

Dans la Loire, Halloween est fêté

en caillassant copieusement de nombreuses vitres des bâtiments municipaux (mairie, salle des fêtes) du centre ville en pleine nuit.

2/11, montagne des Carpates (Ukraine).

Plusieurs engins forestiers sont attaqués dans un camp d'exploitation forestière : électroniques arrachées, réservoirs percés, vitres brisées, etc. Revendiqué comme « *acte de résistance contre le business, l'État et l'anthropocentrisme.* »

3/11, Saint-Etienne (France).

Dans la Loire, trois antennes-relais sont attaquées la même nuit sur différents sites de télécommunication entourant la métropole, privant 80 000 personnes d'internet de téléphonie mobile pendant une semaine. A Saint-Héand, c'est le local et l'antenne Bouygues et SFR qui ont été détruits, idem à Cellier au-dessus de Saint-Chamond, tandis que sur les hauteurs du Guizay le feu n'aurait pas pris.

*Des A.C.R.A.T.E.S (Associations Coordonnées pour la Révolte Anti-Tech et l'Eco-Sabotage) précisent dans leur communiqué : « Nous ne voulions pas uniquement nous en prendre à un nouvel aspect des technologies (la 5G), mais affirmer notre hostilité contre cette société dans son ensemble. »*

5/11, Anderlues (Belgique).

Deux véhicules du conseiller municipal socialiste Pastorelli, garés devant son domicile, sont incendiés pendant la nuit.

5/11, Marseille (France).

Après l'évasion d'au moins quatre sans-papiers du *Centre de rétention administrative* (CRA) du Mesnil-Amelot près de Paris fin octobre/début novembre, on apprend qu'un autre vient cette fois de réussir à s'évader de celui de Marseille.

ceptionnalité de certaines situations qui imposent une sorte de hiérarchie des compétences. Développons ces problèmes calmement.

La décision critique de l'individu singulier, qui prend ses responsabilités pour les actes qu'il accomplit, se base sur des faits qui devraient lui apparaître à la lumière d'une évaluation critique, et non pas être rendus évidents par un préjugé idéologique, qui pourrait cacher une banalisation inaperçue.

Si je décide de frapper un responsable de l'exploitation, je pourrais aussi éteindre toute lumière critique, et simplement me contenter du symbole. Non pas ce carabinier, ou ce juge, ou ce médecin, ou ce journaliste, etc., mais n'importe quel carabinier, juge, médecin, journaliste, etc. Il ne fait aucun doute que ce raisonnement se tient. Il a déjà été fait et, dans certaines limites, reste partageable de façon abstraite.

Mais dans le concret, cela implique un risque considérable : celui de l'annihilation critique et de confier la décision à un banal maximalisme idéologique.

La disponibilité à approfondir la condition spécifique de l'ennemi qu'on veut frapper n'est pas importante pour éviter de frapper un potentiel « innocent », parce que personne n'est innocent, mais elle l'est pour ne pas banaliser l'action elle-même, en la réduisant à un simple renversement de quilles, toutes identiques entre elles dans la nuit des ténèbres idéologiques.

Et puis il y a un autre argument, celui-là récurrent parmi les imbéciles qui, non par hasard, épousent toujours avec ferveur et chaleur passionnelle cette thèse qui leur épargne toute charge critique dont, à cause de leurs capacités mentales réduites, ils ne sauraient venir à bout.

Ces considérations ne contredisent pas la thèse de frapper dans le tas, dont je garde le souvenir d'une vieille polémique<sup>1</sup>, vu que au contraire, l'identification du tas est une question critique plus difficile encore, et pas une question accessoire secondaire de la banalisation décisionnelle.

Prenons maintenant l'autre argument : la nécessité, en cas de difficulté particulière, d'une hiérarchie des compétences. Là aussi, le problème doit relever de l'approfondissement critique réalisé par l'individu.

Pourtant, c'est souvent la tendance de l'idiot qui se considère comme tout-puissant qui refait surface, notamment à cause de la prothèse armée que le hasard, et pas son propre choix conscient, lui a mis entre les



mains. L'illusion de toute-puissance conduit directement à ne pas comprendre les difficultés de la situation, à les sous-évaluer, justement en raison de sa propre incompetence et du fait de se considérer capable de faire ce dont on est en réalité incapable de faire. Les ennuis provoqués par ce genre particulier d'imbécillité dépassent toute imagination.

L'apprentissage des difficultés est une partie essentielle de l'approfondissement critique. Ne pas être capable de bien évaluer ses propres limites, d'éviter de s'embarquer dans des entreprises qui vont au-delà de ses propres forces, est une présomption qui empêche l'ouverture mentale nécessaire à l'apprentissage. Cela vaut aussi pour toutes les fois où l'on remplace l'évaluation critique par le simple enthousiasme ou, pire encore, par un amour superficiel du danger, ou un désir du risque.

Pour en revenir au début de notre discours, il me semble qu'on peut voir maintenant avec une plus grande acuité le rapport qui existe entre l'arme en main et la capacité de comprendre.

Pourtant, je voudrais faire remarquer que toute capacité de la conscience, qui se nourrit de l'intellect pour s'étendre dans le champ des rapports possibles, mais qui ne s'y arrête pas quand il franchit le seuil dans l'action (un franchissement continu jamais conclu, ni concluable), n'est que partiellement un don de la soi-disant nature.

Ce qui la compose essentiellement est effort, réflexion, expérience, expérimentation, courage, recherche de la différence. Si on croit qu'en empoignant les armes on peut mettre de côté tout cet appareil analytique en le considérant comme une bagatelle parce que la prothèse brune nous rend tout puissants, l'erreur est de taille et ne tardera pas à faire sentir ses effets néfastes.

Ces effets sont de deux types, encore une fois seulement antithétiques en apparence.

Le premier est lié à l'incapacité critique qui réduit la possession de l'arme à une vide protubérance capable de générer toute sorte d'immobilité, allant de se faire tuer jusqu'à tuer sans en savoir le pourquoi, attendant que la clarification critique qui aurait dû précéder l'élimination d'un ennemi jaillisse du seul fait de son élimination.

Le second est lié au renoncement de beaucoup de compagnons de prendre une arme en main et d'attaquer, à cause de la conviction, inexacte de ne pas être adaptés à l'usage de ces prothèses, en ne les pensant adéquates qu'à un certain type de personnes, plutôt que d'attribuer leur

7/11, Rosporden (France).

Dans le Finistère, le local à poubelles situé devant l'entrée de service du collège Germain-Pensivy est incendié juste avant minuit, entraînant la fonte du coffret et de la conduite de gaz de l'établissement, désormais sans cantine ni chauffage. La rentrée scolaire est retardée.

9/11, Roubaix (France).

Dans le Nord, les câbles d'une caméra de vidéosurveillance sont volontairement incendiés vers 22h à l'intérieur de son poteau de maintien.

10/11, Ternat (Belgique).

Double attaque incendiaire contre des antennes-relais. Sur le domaine du parc de recyclage, une première antenne-relais *Orange* et *Telenet* est entièrement ravagée par des flammes. Une seconde, utilisée par la police et les services de secours, y échappe de justesse : un engin incendiaire avec un retardateur est retrouvé au pied de l'antenne avant d'être démantelé par les services de déminage.

11/11, Saint-Julien-de-Cassagnas (France).

Dans le Gard, un câble à fibre optique utilisé par *Orange* est saboté le long des voies ferrées, privé d'internet et de téléphonie près de 6000 abonnés d'une dizaine de communes des alentours. C'est la seconde fois qu'il est attaqué d'après les autorités : « *la dernière fois, ils avaient utilisé une hache...* »

12/11, Madrid (Espagne).

Les vitres et la serrure d'un local du géant espagnol des télécommunications *Telefónica* sont détruites contre le passeport Covid et la digitalisation, et en solidarité avec les compagnones de Bergame réprimées pour leur lutte contre pass sanitaire italien.

évidente (parfois même pathétique) insuffisance à un manque d'approfondissement critique, comme il serait juste de le faire.

Au fond, le problème reste toujours celui-ci : personne ne nous fera de cadeaux, il n'existe pas de conditions faciles pour s'approprier les connaissances indispensables à l'action, et penser l'arme uniquement dans la dimension circonscrite (et marginale) technique de son emploi, est une façon comme une autre de fuir face au problème de fond de la connaissance critique, mesure et condition active de toute attaque contre l'ennemi de classe.

Comme on a vu plus haut, j'ai tenté ici de focaliser toute mon attention sur le problème de l'arme en main, du pourquoi, à un certain moment de la vie, un humain conscient de ce que signifie une arme, de sa potentialité destructive mortelle, décide de l'empoigner, et, principalement, de l'employer.

Je pense avoir un peu contribué à faire réfléchir aux mécanismes qui se trouvent derrière cette décision, des processus logiques et émotifs parfois peu clairs et souvent considérés comme des évidences sous forme de banalités, auxquelles il vaut mieux ne pas penser au moment de l'action.

Mais ces banalités sont elles-mêmes les banalités de l'analyse théorique, de l'approfondissement critique de la situation qu'on est en train d'affronter dans son ensemble complexe. Et définir cet aspect comme secondaire, ou dénué d'importance, à partir du moment où une fois « à main armée » les plus forts c'est nous, possesseurs de la thèse magique, est une erreur tragique.

L'arme, par sa stricte connexion avec la théorie qui pénètre de façon critique le monde, est donc quelque chose de plus – comme on l'a vu – qu'un simple morceau de métal, et ce quelque chose de plus peut prendre des consistances et des formes plus articulées à partir de l'objet brun et lourd qu'on appelle d'habitude une arme, c'est-à-dire qu'elle peut prendre les allures d'un rapport, d'une codification de rapports en vue d'atteindre

des buts communs, en d'autres mots elle peut prendre les allures d'une organisation. L'organisation aussi également une prothèse, et toutes les considérations développées auparavant valent aussi pour elle, avec quelques précisions, plus délicates et difficiles, que je m'emploierai de faire ici à la suite, en comptant sur l'attention des quelques compagnons prêts à me suivre dans ce raisonnement.

Ici revient le problème des attentes. Certains s'imaginent que tout dépend de l'extérieur et qu'une force, inconnue et pour ce simple fait imaginée au-delà de toute mesure humaine, parvient à donner un sens à sa propre vie, sinon banale et soumise aux opinions courantes. Une attente qui finit systématiquement par être déçue.

Ceux-là sont irrémédiablement condamnés à rester dans l'attente, y compris lorsqu'ils avancent, poitrine gonflée, sur l'avant-scène de ce qu'ils confondent avec l'Histoire, et déclarent la guerre au monde au nom d'une force qui n'existe que dans leur imagination peu fertile.

En dehors de ces stupidités, en dehors de toute hautaine démonstration de sa propre ignorance, il y a la réalité concrète, et c'est là, dans le même mouvement qui produit l'approfondissement critique, que naît la forme de l'organisation spécifique liée à un projet.

Ce n'est pas cette forme qui détermine le projet, mais c'est elle qui reste un instrument du projet, même si elle sonne parfois à la porte de l'attention et de l'émotivité du compagnon singulier, en exigeant plus de sens. La ductilité de la forme d'organisation est donc un élément essentiel si cette dernière doit être l'instrument d'un projet et non pas, au contraire, enlever à celui-ci toutes les attentions qu'il mérite en les exigeant pour soi, dans une obtuse croissance quantitative.

Ici, je ne veux pas aborder la question du choix organisationnel spécifique. Personnellement, comme anarchiste insurrec-

tionnaliste, je suis arrivé à la conviction que la meilleure solution, donc la forme la plus adaptée d'organisation spécifique, est celle « informelle » ; d'autres pourront être convaincus de formes différentes et préférer des structures peut-être plus rigides, nourrissant l'illusion d'obtenir ainsi des résultats plus concrets à court terme : sigles, communiqués, revendications, campagnes et tout le bric-à-brac vétuste auquel une époque pas vraiment récente de notre histoire commune nous avait habitués. En totale liberté, évidemment.

Si quelqu'un pense que la prothèse est utile en fonction de sa rigidité, qu'il s'avance, qu'il le propose sérieusement et le discute sérieusement, plutôt que d'affirmer ou de moduler des degrés de valeur. Mais, s'il vous plaît, qu'on ne parte pas de l'instrument mais du projet que cet instrument doit porter, sinon tout devient banalisé dans l'aplatissement de la thèse que « n'importe quel flic fait l'affaire ».

Partir du projet signifie analyser de façon critique la réalité. Et là le problème peut se mordre la queue. Qui n'a pas la possibilité de mener jusqu'au bout cet approfondissement a deux alternatives : soit il choisit ce qui est en cours d'élaboration, c'est-à-dire ce qui circule, plus ou moins approximativement, dans les débats entre compagnons ; soit il décide de trouver seul les moyens pour penser différemment, mais vraiment différemment, car la suggestion qui semble satisfaire tout le monde, de se limiter encore et toujours à dire « non », n'est qu'un revers pathétique de la banalité.

A présent, sur la table il y a soit la discussion sur l'organisation informelle en tant qu'instrument révolutionnaire de lutte pour une attaque contre les institutions et les hommes du pouvoir, soit, en sourdine et avec beaucoup de peine, l'hypothèse structurée d'une organisation plus rigide : sigles, déclarations politiques, choix stratégiques de fond, campagnes de revendications etc.

Bref, une organisation qui parle de soi, qui

ne propose pas de marges critiques, une organisation qui sait ce qu'elle doit faire et qui agit au nom de l'efficacité. Après tout, dans le cas contraire, que vaudrait-elle comme prothèse ? Je me demande, et je vous demande : est-ce qu'un imbécile, ou pire encore, un têtu ignorant, certain de connaître l'entièreté du monde grâce à sa propre ignorance, peut accepter la première hypothèse, celle de l'organisation informelle, qui l'obligerait à un approfondissement critique de la réalité dont lui-même, en premier lieu, admet être incapable ? Evidemment pas. Il préfère la seconde solution, qui est la seule à « penser à sa place », ou au moins donne cette impression.

Voilà pourquoi j'ai rassemblé ces textes<sup>2</sup>, car les compagnons dont ils parlent étaient tous capables de penser avec leur propre tête, principalement quand ils avaient des armes en main, quand ils étaient à main armée.

J'espère que, pour une fois, cette lecture sera l'occasion de réfléchir sur ce qu'il y a à faire et non pas une façon comme une autre de fantasmer sur le passé.

Alfredo M. Bonanno,  
30 juillet 1998

NdT

1. Voir par exemple en français *Émile Henry. Polémiques, débats, discussions*, Anar'chronique éditions (Paris), décembre 2018, 84 p.

2. Ce recueil comprenait notamment des textes sur Clément Duval, José Luis Facerias, Ravachol, Marius Jacob, Albert Libertad, Sante Pollastro, Bruno Filippi, Francisco Sabaté, Severino Di Giovanni, Nestor Makhno, Renzo Novatore et Luigi Lucheni.

traduit de l'italien dans *A main armée*, ed. Tumult (Bruxelles), avril 2020 de l'introduction à la première édition de *A mano armata*, ed. Anarchismo (Italie), novembre 1998

# | N'oublie pas d'éteindre la lumière en sortant |

Depuis notre enfance, le monde moderne n'a eu de cesse de nous prendre en otage, nous vantant les mérites de la sécurité, nous faisant oublier, par le biais d'une série de promesses de plus en plus mal tenues, la copieuse dose d'asservissement qu'il nous faudrait accepter en contrepartie du progrès.

Alors que les horizons qui se présentent au devant des avancées de la civilisation n'en finissent pas de s'assombrir : ravage des espaces sauvages, domestication croissante du vivant, artificialisation des êtres, le monde actuel continue sa course effrénée, le rendant toujours plus dépendant des infrastructures énergétiques et des produits qu'elles consomment et produisent, pétrole, uranium, électricité.

En l'espace de moins de deux siècles, la production électrique et l'électrification croissante des espaces n'a eu de cesse de s'étendre et de coloniser la moindre parcelle de nos vies.

Ce furent initialement quelques entreprises et industries qui eurent recours à l'énergie électrique. La technique s'est ensuite progressivement répandue aux usages domestiques. Aujourd'hui, c'est à chaque instant que nous transportons et utilisons un appareillage de plus en plus important d'accessoires dans notre quotidien, dans nos poches ou à nos poignets, et qui rythment, jusqu'à normaliser totalement leurs usages, le moindre instant de nos existences.

Ce qui est clair, c'est qu'une technique autrefois marginale et réservée à quelques branches industrielles, a pris une dimension exponentielle et diffuse, imposant à l'échelle de quelques générations, son règne.

Si sortir de la toile numérique semble être un défi de plus en plus complexe à relever,

tenter d'échapper à un monde dans lequel l'ensemble des rapports seraient assujettis à l'électricité l'est d'autant plus.

Ce qui apparaît désormais, c'est qu'à mesure que la société accroît sa dépendance vis-à-vis de l'électricité, elle se risque à ne plus pouvoir s'en passer pour maintenir son existence organisationnelle. Il aura fallu ces mêmes quelques générations pour perdre l'usage et la connaissance d'un ensemble de gestes et de pratiques, accélérant une fois de plus le règne de la dépendance. Au-delà du confort, ce que construit avant tout en nous le monde électrique, c'est une expérience de la dépossession de nos choix et de notre autonomie. La plupart des expériences de vie que nous pouvons bien souvent expérimenter se déroulent à l'intérieur d'une réalité de plus en plus normalisée.

Les infrastructures électriques se révèlent alors être les pierres angulaires de ce qui, sous la figure d'un monde de progrès et d'émancipation, se révèle avant tout être un système totalitaire et mortifère qui nous oblige bien souvent, bon gré mal gré, à avancer dans le sens de son développement.

Si nous nous en sommes pris, à travers notre acte de sabotage, à un important transformateur électrique du bassin d'Aubenas, durant la nuit du 13 juillet 2021, c'est que nous souhaitons diriger notre rage contre l'entière de ce que le système électrique incarne et représente. Nous souhaitons par la même occasion, nous extraire de force du chantage idéologique auquel nous soumet la marche du monde techno-industriel.

La critique du monde actuel, pour être audible du plus grand nombre, se refuse bien souvent à bouleverser de manière radicale les conditions d'existence.

Il est dit, dans le pré carré de son espace domestique, qu'il est possible, à l'échelle individuelle, de remettre en question un certain usage de l'électricité, de recourir à quelques procédés pour gagner, d'un certain point de vue, en autonomie et en autosuffisance.

Puisqu'il est devenu pour la majorité, si compliqué d'imaginer un monde sans électricité, les « gestes de résistance » se traduisent de manière technicienne, à l'image du monde par lequel ils sont produits. Plutôt que d'interroger la domination technoscientifique dans son ensemble, on va être séduit par la possibilité illusoire, de se réapproprier des bribes d'un monde qui, depuis longtemps, n'est plus pensé à l'échelle de nos besoins mais répond avant tout à l'essor du règne des machines.

La Révolution des petits gestes quotidiens n'aura pas lieu. Elle est de toute manière, dorénavant plébiscitée par la domination et prend la forme d'un écran de fumée distillant l'impression d'agir. Cette soit disant Révolution apparaît pour nous comme un renoncement fondamental, la perte de notre possibilité à imaginer un monde radicalement autre, dans lequel les normes ne seraient plus dictées par l'imaginaire scientifique et industriel. Nous désirons continuer de désirer et d'envisager un monde dans lequel le progrès technique ne serait plus le seul récit positif façonnant l'avenir.

Si nous croyons aux possibilités individuelles, nous trouvons dommage qu'elles doivent être pacifiées par la survalorisation de petits gestes quotidiens, traduisant le choix d'un savon éco-responsable ou d'une douche chronométrée dans un appartement moderne en une pratique subversive. Le choix d'allumer ou d'éteindre la lumière s'apparente de plus en plus aux fausses possibilités électorales, comme si la critique du monde actuel, ne pouvait que se faire à l'intérieur d'un cadre imposé (système électoral, infrastructure numérique...).

Qui s'en prend aujourd'hui sciemment à ce qui s'apparente aux flux indispensables du

monde contemporain est systématiquement considéré comme le preneur d'otage de nombreuses vies humaines.

Il apparaît curieux que la morale occidentale contemporaine, alors qu'elle n'a eu de cesse de se bâtir sur une série de meurtres de masses et d'asservissements individuels (esclavage, colonisation), qu'elle a traité des populations entières comme des cobayes du nucléaires (Polynésie, Algérie,...) qu'elle organise un servage du plus grand nombre à peine déguisé par la consommation, qu'elle sait sans broncher que l'ensemble de son niveau de vie est le fruit de l'asservissement du vivant et d'autres humains éloignés d'elle, traite en terroriste les individus qui remettraient en question le niveau de dépendance générale vis-à-vis d'infrastructures et de flux intouchables et galvanisés par la plupart des gens.

En nous en prenant directement aux infrastructures électriques, nous souhaitons crever l'abcès du chantage auquel nous accule ce monde. A entendre les technocrates : vouloir aller à l'encontre du monde moderne et bienveillant, c'est s'en prendre aux plus faibles et dépendants du système.

S'en est assez de déléguer notre force, nos capacités et notre sécurité à un monde qui nous enferme, entretient notre dépendance et organise bien souvent notre affaiblissement.

Contrairement à tout ce qu'ils peuvent dire, le progrès n'est pas un projet philanthropique.

A l'heure du capitalisme, les avancées techniques sont avant tout des projets marchands. Le but ultime n'est et n'a jamais été ni de faire le bonheur des uns, ni de contribuer au confort des autres. Dans ce mirage dans lequel nous vivons, tout est entretenu pour rendre invisible les règles de l'économie et de l'État. Il est plus facile d'accepter l'enfer quand il est pavé de bonnes intentions.

Nous sommes actuellement privés, par la construction d'infrastructures nous enchaînant de manière croissante à un projet socié-

tal mortifère, d'explorer d'autres possibilités d'existence.

Quand tout et tous se retrouvent pris et tenus par les pans d'une même réalité dominante, il n'est plus possible de s'y opposer sans s'opposer directement à l'ensemble du système ainsi qu'à ses infrastructures.

S'il nous semble important de nous débrancher individuellement, la nature même du réseau interconnecté, transforme la possibilité d'un débranchement individuel en un acte incomplet et insuffisant.

S'en prendre aux infrastructures est une garantie bien plus importante pour que le monde électrique cesse de nous accaparer et de nous imposer son règne de vitesse.

Débrancher ce monde électrique, c'est alors révéler l'ampleur de ce qu'il touche et régit.

Débrancher ce monde électrique, c'est prendre acte qu'il est de plus en plus difficile d'agir et de penser par nous même en dehors de son emprise et qu'il devient alors de plus en plus important de le faire.

Débrancher ce monde électrique, c'est tenter de créer une réaction en chaîne, touchant l'ensemble des infrastructures et des choses qui fonctionnent grâce à l'électricité (réseaux numériques, de communication, bancaires, étatiques, industries et entreprises, infrastructures militaires et policières...).

Débrancher ce monde électrique, c'est nous en prendre au mythe de l'énergie propre qui se cache derrière le nucléaire.

Débrancher ce monde électrique, c'est tenter de faire un pas dans l'inconnu.

Durant cette nuit, nous nous sommes introduites, à une heure bien avancée, à l'intérieur d'un parc électrique aux abords de la commune de La Chappelle Sous Aubenas en Ardèche. Après avoir aménagé un large trou dans le grillage, nous nous sommes faufileés dans l'infrastructure afin de l'attaquer en différents points.

Plusieurs incendies ont été allumés à l'intérieur de bâtiments que nous avions préala-

blement ouverts. Ces bâtiments contenaient des génératrices et batteries de secours que nous soupçonnons de prendre le relais en cas de dommage au reste de l'infrastructure. Nous avons mis le feu également à plusieurs compteurs répartis autour et dans le bâtiment central qui accueillait selon nous un convertisseur gigantesque.

Finalement, après avoir soulevé deux plaques métalliques différentes, nous avons incendiés des câbles électriques serpentant entre les différentes installations du site.

En tout, 9 foyers illuminaient la nuit au moment de notre fuite.

De ce que nous avons pu constater, les villes et villages aux alentours de l'acte n'ont pas été plongés dans l'obscurité. Malgré des dommages que nous imaginons être importants, avec plusieurs incendies bien établis sur le site, le reste du réseau électrique n'a pas semblé avoir été impacté par les dégâts que nous avons commis.

Cela ne nous décourage pas à vouloir pour autant continuer d'attaquer la société électrique.

Nous saluons les auteurices du communiqué toulousain concernant l'attaque d'un transfo électrique. Les mots du texte ont su toucher nos cœurs et nos esprits.

Courage à ceux qui résistent au présent contre l'anéantissement de la vie et de la liberté.

Une pensée spéciale pour le compagnon Boris, toujours dans le coma.

Plus que jamais, en ces temps nauséabonds, nous préférons le risque lié au fait que la situation déraile plutôt que la fausse paix d'un confort mortifère.

Plutôt l'obscurité d'une nuit sans néons que la clarté d'un chemin vers le gouffre.

Pour que la magie revienne dans nos vies. Car jamais, les fées ne seront électriques.

PS : N'oublie pas d'éteindre la lumière en sortant !

[Reçu par mail, 20 septembre 2021]



## | Revues, livres & journaux |

**Campagne d'attaques féministes contre les biotechnologies. Communiqués des Rote Zora 1982/1988, 24 p., sl sd**

Cette brochure au format original qui tourne depuis cet été de la main à la main ici ou là, vient combler une lacune dans les traductions françaises disponibles des écrits des *Rote Zora* : des communiqués revendiquant les attaques explosives ou incendiaires menées contre des centres de recherche en génétique et des sociétés pharmaceutiques.

Pendant plusieurs années, un des axes d'action de cette organisation armée de femmes/lesbiennes, a en effet été la critique en actes de la recherche génétique et des technologies qui en découlent (de la manipulation du vivant à la reproduction). Au sein du plus vaste mouvement féministe allemand des années 80, l'idéologie de la médecine moderne, l'asservissement des femmes par les technologies de la reproduction et le pouvoir scientifique et médical, mais aussi le rapport entre l'oppression patriarcale et l'artificialisation du vivant comme projet de domination, étaient alors largement débattus, non sans provoquer d'importantes polémiques. Ces âpres discussions, et les dissensions qu'elles firent apparaître dès cette époque, résonnent toujours avec ce qui peut faire clivage aujourd'hui au sein du mouvement

féministe et/ou libertaire. Dans un texte fort étoffé qui se trouve à la fin de la brochure, *Notre analyse critique des biotechnologies*, les traductrices ne mâchent ainsi pas leurs mots pour démasquer les « *vertus émancipatrices* » que certaines franges continuent à octroyer aux biotechnologies, et notamment aux technologies de la reproduction comme la procréation médicalement assistée (PMA) : « *Les technologies de la reproduction s'inscrivent clairement dans le processus de dépossession du corps par le pouvoir médical, avec en plus tous les dangers que cela comporte en terme de iatrogénèse* », écrivent-elles par exemple.

Cela nous rappelle les mots de quelques *Rote Zora* qui sont revenues sur leurs activités, dont le combat contre les technologies génétiques, dans un bilan titré *Milli's Tanz auf der Eis* (1993), un texte fort intéressant malheureusement pas repris dans la nouvelle brochure, et dont voici un extrait : « *Nous avons décidé de concentrer nos actions contre les politiques démographiques et les technologies génétiques et reproductives. Nous considérons et nous continuons à considérer cette thématique comme un point-clé dans la lutte anti-patriarcale. Ces technologies matérialisent un rapport de pouvoir patriarcal dans lequel interviennent les soi-disant « maîtres de la création » en détruisant et en créant quelque chose de « nouveau » à un niveau jusqu'alors inconnu, avec comme but l'exploitation de la vie, l'augmentation des profits et le renforcement des structures de pouvoir et de domination. [...] Les technologies reproductives veulent se substituer techniquement au processus d'avoir des enfants : les femmes dont on fait le diagnostic qu'elles sont « cliniquement mortes », sont alors déclarées mortes et transformées en moyens de production, et leurs embryons – dont il est supposé-ment primordial de les défendre contre les femmes – en objets de recherche. La fabrication de l'utérus artificiel, dont la recherche*

*se fait avec le « matériel » que les médecins reçoivent de millions d'opérations d'extirpation de l'utérus, est déjà une pratique concrète, tout comme le fait que le tabou sur le clonage humain est devenu moins rigide. »*

Les communiqués des *Rote Zora* traduits dans cette brochure peuvent ainsi résonner comme un rappel critique pour les oreilles modernes gavées de technologies et bouchées par des discours d'inclusion qui en renforcent l'acceptabilité. C'est d'ailleurs un de leurs intérêts évidents, même si cela ne devrait évidemment pas empêcher les lecteurs et lectrices de rester critiques face à d'autres aspects du fil conducteur qui court à travers les discours et actions des *Rote Zora*, comme par exemple leur anti-impérialisme, mais aussi leur conception « mouvementiste » de la lutte armée sous forme de « campagnes », qui soumet la validité des actions à leur insertion au sein d'un mouvement de lutte plus vaste.

Mais ce n'était peut-être pas la préoccupation essentielle d'un recueil axé sur la question technologique, dans lequel est mis en exergue cet extrait de la revendication du vol de dossiers puis de l'incendie de l'*Institut de génétique humaine* de Münster en août 1986 : « *ce qui nous menace n'est pas la catastrophe, mais simplement le fait que cela continue ainsi.* »

**The local kids**, n° 7, été 2021, 20 p.

La sortie de ce journal en anglais, dont le premier numéro date de l'été 2018, est certes plutôt irrégulière ces derniers temps, mais il persiste tout de même au fil des années à développer un espace de « *correspondance entre celles et ceux qui désirent l'anarchie et la subversion* ». Généralement d'une vingtaine de pages à la maquette élégante, *The Local Kids* offre ainsi à

ses lecteurs internationaux de nombreuses traductions souvent tirées de publications anarchistes du vieux continent, ou concernant des réflexions sur les luttes et sujets brûlants du moment.

Dans son dernier numéro publié il y a peu, on peut ainsi retrouver les traductions de plusieurs textes venus de France, mais également celui d'une « *assemblée contre la répression étatique* » à propos des mesures sanitaires et de la vaccination obligatoire en Grèce. Bien entendu, ces textes s'inscrivent dans une perspective plus large, que le journal expose clairement dans son avant-propos : « *Cet été a été marqué par une météo extrême, des feux de forêt et des inondations – conséquences de l'exploitation de la planète – et cela deviendra de plus en plus la réalité de cette société. Il n'y a pas de propositions pragmatiques à faire. Le défi reste le même : refuser leur jeu (des faux choix entre des solutions rapides et superficielles pour de vraies crises), rester lucides et saboter le cercle vicieux de la domination.* »

L'ensemble des numéros est imprimable à partir de leur site : [thelocalkids.noblogs.org](http://thelocalkids.noblogs.org)

**Storm warnings**, n°42 à 45  
(juin/septembre 2021)

Les numéros d'*Avis de tempêtes* paraissent désormais aussi intégralement en langue anglaise. Profitons de l'occasion pour saluer tous les compagnons et compagnonnes qui ont trouvé de l'intérêt à diffuser ce petit bulletin, qui s'en saisissent pour affûter leurs propres idées ou qui ont fait l'effort d'en traduire certaines parties en italien, grec, allemand, anglais, espagnol,... L'ensemble de ces traductions, ainsi que les numéros en anglais, se retrouvent désormais sur un site d'archive dédié : [avisbabel.noblogs.org](http://avisbabel.noblogs.org)

.....  
[avisdetempetes.noblogs.org](http://avisdetempetes.noblogs.org)  
.....

